## AVANT-PROPOS

Peut-être est-il ronflant de débuter par un « avant-propos ». Mais une introduction supposerait l'existence d'une conclusion, ce qui serait aller vite en besogne. En effet, cet ouvrage ne se veut pas un exposé détaillé ou un argumentaire millimétré. Il s'agit plutôt d'un manuel de poche, une synthèse compacte à consulter par fractions, lorsque le doute s'installe et qu'il devient nécessaire de remettre les choses au clair.

Car il faut l'avouer, le passé est un sacré micmac : distant, flou, débattu et franchement incertain pour la plupart des gens. C'est d'autant plus vrai pour le Moyen Âge, période à laquelle le sens commun[1] associe volontiers du désordre, du sexisme, du fanatisme et du despotisme à tous crins. Ne dit-on pas d'une chose obsolète ou rétrograde qu'elle est « moyenâgeuse » ? Pourtant, que sait-on vraiment de ces dix siècles perdus entre les empereurs romains et les artistes de la Renaissance ? Chacun·e est familier·ère de la cathédrale du coin ou de la vieille tour du canton, mais cette présence matérielle n'empêche pas le temps de faire son office. On méconnaît souvent les faits, on adhère à des récits faute de mieux et l'imaginaire se charge de remplir les trous. Et régulièrement, on entend des discours qui récupèrent sans honte les défunts et leur temps, en décalquant sur eux des idées d'aujourd'hui qui leur seraient incompréhensibles…

Alors, pour retrouver ce qui n'est plus, il faut déployer d'habiles stratagèmes. Distinguer le sachant du charlatan est un bon début – même si ça n'est pas toujours évident. Il convient ensuite de séparer ce que l'on *veut* croire de ce que l'on *peut* croire – autrement dit, distinguer les opinions et les faits. Idéalement, il faudrait s'équiper d'un bon manuel ou deux, ainsi que de quelques notions d'épistémologie et d'historiographie[2].

---

1. Quoi que cela veuille dire…

2. Termes ô combien barbares qui feraient fuir à toutes jambes Lombards et Francs, n'en doutons pas.

Tout cela demande de la souplesse intellectuelle, de la rigueur morale et surtout… du temps. Hélas, nous parlons d'une denrée rare.

C'est pourquoi ce petit opus a vu le jour : permettre aux curieux, aux hésitants et peut-être même aux égarés de retrouver des fragments de Moyen Âge, dépoussiérés des clichés qui les accompagnent souvent. Dans un format court et direct, chacun des chapitres résume l'état actuel de nos connaissances. Lorsque le sujet s'y prête et que le papier en a laissé la place, un rappel est aussi fait sur les erreurs ou les mensonges qui ont déformé notre vision du passé : ce que l'on a parfois cru savoir, les mythes auxquels on a adhéré collectivement ou les faits que l'on a éludés sans manières au gré des siècles. Tout ce travail s'appuie sur une bibliographie solide sans être pléthorique, mobilisant des productions et des outils de recherche universitaires. En fin d'ouvrage se trouve également une liste de fringant·es vulgarisateur·ice·s, pour que l'histoire se partage avec justesse et légèreté.

Au fil de ce livre, il est donc est possible de mesurer combien l'idée que l'on se fait du Moyen Âge est éloignée des réalités passées. Ainsi, il n'est pas né du chaos ni de la décadence : les barbares ont acté une transition de l'Antiquité romaine vers autre chose, sans causer d'Armageddon. Le pouvoir médiéval, centralisé ou épars, n'était pas forcément vertical ou tyrannique. Les petits, en ville ou à la campagne, ont su s'organiser et se faire entendre. La chevalerie et l'ordre féodal n'ont été ni immédiats, ni éternels. La religion chrétienne, centrale dans la conception du monde et de l'ordre social, n'était pas figée ni pourvoyeuse de sclérose intellectuelle. L'Europe enfin, n'était pas isolée, statique ou éteinte. Bien au contraire, le Moyen Âge a été un temps d'adaptation à tous les niveaux, d'évolutions lentes mais continuelles. Les femmes y ont tenu fermement leur rôle, en armes ou sur un trône, tout comme les enfants que nul n'a jeté aux gémonies. Le millénaire a aussi vu une diversification alimentaire, de nombreux progrès techniques et une myriade de

couleurs chatoyantes auxquelles romans, télévision et cinéma rendent peu d'honneur. Même les figures tranchées, comme le général franc, le croisé, l'inquisiteur ou la pucelle inopinée révèlent un visage différent lorsque les travaux académiques viennent les éclairer. Elles se révèlent alors plus distantes de nos lubies contemporaines et moins figées qu'on le croyait : très ancrées, finalement, dans leur temps, ses codes et ses enjeux.

Il faut donc espérer, en ayant consulté ces chapitres à l'unité ou en série, que vous rejetterez avec vigueur l'opprobre qui frappe ce millénaire pas si quelconque. Que vous prendrez conscience, également, de sa profonde diversité : d'un siècle à l'autre, et pas forcément sur les chiffres ronds, tous les repères sociaux, économiques ou institutionnels ont pu être bousculés. Et pourtant, il est resté des jalons persistants, remaniés pour tracer sans cesse des voies nouvelles. Ni pires ni meilleurs qu'une autre époque, les temps médiévaux ont été trop longs et riches pour mériter notre mépris. Ils ont trop marqué nos consciences, aussi, pour se laisser manipuler par des discours malhonnêtes. Il ne tient qu'à nous de les considérer pour ce qu'ils ont réellement été – et d'en finir avec les idées fausses sur le Moyen Âge !

Guilhem Jean

# I.
# ÉVÉNEMENTS

Difficile à suivre pour les contemporains, un événement a toujours de multiples facettes. De surcroît, il surgit systématiquement au croisement d'intérêts contradictoires. Pas étonnant donc que les sources historiques soient faussées : mauvaise compréhension, prise de parti ou information lacunaire piègent les informations qui nous parviennent du passé. Et lorsque la partialité s'en mêle sur le temps long, avec des lectures orientées et partisanes, le Moyen Âge devient un objet de fantasme qui mérite allègrement son dépoussiérage.

# 1. *« Les “barbares” ont tué Rome »*

Âge de ténèbres, le Moyen Âge serait né d'un désastre : la chute de l'empire romain en 476[1]. Submergé par les « invasions barbares » et affaibli par les guerres civiles, le phare de la civilisation aurait été dépecé par des germains brutaux, dont le joug inculte aurait conduit à une perte de richesses et de savoirs. Malgré les efforts des historiens, on peut dire que ce cliché est tenace !

Pour commencer, qui sont ces « barbares » ? Tout simplement les peuples vivant hors de Méditerranée, ne maîtrisant ni l'écriture, ni le parler latin ou grec. « Bar-bar » fait ainsi écho aux borborygmes de leur diction, disgracieuse aux Hellènes et aux Romains. Perçus comme sauvages et indignes de confiance, les barbares d'Europe vivent dans le *Barbaricum*, espace indéfini au-delà du Rhin, du Danube et du Caucase. Puisqu'ils n'écrivaient pas, seuls les textes gréco-romains nous ont renseignés sur eux pendant des siècles, au prix de manques, d'interprétations et d'inventions. Il faut attendre le XX^e^ siècle pour que l'archéologie et de nouvelles méthodes de recherche permettent de mieux cerner nos ancêtres… qui ne sont, par ailleurs, qu'une branche dans l'immense arbre de notre généalogie collective.

C'est au III^e^ siècle que ces peuples commencent à interagir vraiment avec Rome. À cette date, l'empire cumule épidémies, instabilité politique, tensions religieuses, ralentissement économique et débâcles militaires. Coalisés dans des factions malléables, les barbares conduisent des pillages à travers la frontière fortifiée de l'empire (*limes*). Dioclétien (285-305) puis Constantin (310-337) rétablissent un État fort et repoussent ces menaces extérieures. Mais désormais, les barbares ont intégré la géopolitique romaine : certaines bandes deviennent

1. Emblématique, la date est initialement retenue par le byzantin Marcellinus Comes dans sa *Chronique* de 518.

mercenaires de l'administration impériale. Il s'agit alors de corps armés davantage que de peuples. Ils ne partagent pas forcément d'identité commune, mais peuvent la forger selon la cohésion du groupe, ses succès et l'influence du chef. De plus, la fidélité de ces bandes varie au gré du contexte : la quête de ressources durables prime sur la fidélité à un empereur – qui lui-même entend utiliser ou renvoyer « ses » barbares à volonté.

Loin d'une « invasion », il y a donc une coexistence et une acculturation. Des otages sont pris, éduqués « à la romaine » puis utilisés pour influencer les peuples barbares. En parallèle, certains groupes, vaincus ou requérant la protection romaine, sont installés sciemment dans les provinces pour relancer l'économie et la démographie. Divers statuts existent, avec des droits et des obligations variables, mais la plupart intègrent un service militaire obligatoire. Certains peuples très homogènes obtiennent même le statut de fédérés par contrat (*foedus*), qui leur accorde un territoire autonome au sein de l'empire en échange d'un tribut et d'un soutien militaire. Ainsi, les Francs sont installés en Toxandrie (Brabant) dès 358 et les Wisigoths en Aquitaine en 418, après plusieurs *foedi* brisés puis renégociés. Quelques officiers d'ascendance barbare atteignent alors les plus hauts sommets de l'État : le roi franc Arbogast (350-394) est *magister militum* jusqu'à ce qu'il tue l'empereur Valentinien II (375-392), puis le vandale Stilicon est régent de l'empire d'Occident (395-408). Des mariages ont même lieu entre officiers barbares et élites romaines : Stilicon convole avec Serena, nièce de Théodose (379-395), tandis qu'Eudoxie, une parente d'Abrogast, épouse l'empereur Arcadius (395-408). Les conversions au christianisme viennent accentuer cette acculturation réciproque. Toutefois plusieurs courants, s'accusant mutuellement d'hérésie, viennent altérer les alliances avec le pouvoir romain **(#40)**[2].

De fait, les barbares illustrent un paradoxe. Certes, leur action participe au démantèlement de l'empire en Occident. Dénonçant

2. Cette notation indique un renvoi à une autre idée fausse du présent ouvrage.

un traitement injuste, les Goths écrasent Valens (364-378) à Andrinople en 378, marchent sur l'Italie en 401 et 405, pillent Rome en 410 ! En 406, Vandales, Suèves et Alains ravagent la Gaule avant de ravir l'Hispanie et l'Afrique, tandis que Britannia est envahie par les Angles et les Saxons. Toutefois, les barbares ne sont pas la cause unique de ces troubles : l'empire manque de troupes, perd des territoires et des revenus fiscaux, les coups d'État reprennent et les généraux sont en rivalité pour le pouvoir effectif. Paradoxalement, les barbares aident régulièrement l'empire à survivre : lorsque l'entente est bonne, ils combattent aussi bien les envahisseurs que les révoltés ou les usurpateurs. En 451, Goths, Francs, Burgondes et Alamans se rassemblent ainsi derrière le général Aetius pour contrer les Huns d'Attila. Si cette victoire aux champs Catalauniques laisse espérer une réorganisation de l'empire incluant les fédérés, il n'en est rien. Emporté dans ses difficultés internes, il s'effrite jusqu'à ce que l'Italie soit prise par les Hérules d'Odoacre (476-493), qui renvoie à Constantinople les insignes impériaux **(#8)**. S'il prête allégeance à l'empire d'Orient, son geste marque symboliquement la fin de celui d'Occident en 476.

Malgré tout, les royaumes barbares ont assuré une continuité de l'héritage romain. Multiculturels, leurs *foedi* s'avèrent des laboratoires où bouillonnent les expérimentations sociales et politiques du Moyen Âge à venir : législation révisée, hiérarchie politique nouvelle, alliances entre barbares et Romains, etc. À ce titre, la Gaule franque est un exemple frappant de la transition culturelle et politique qu'amènent les « barbares » romanisés **(#2)**.

## 2. *« Le baptême de Clovis crée la France »*

S'il est une figure identifiée du début du Moyen Âge, c'est bien Clovis (c.466-511). Barbare converti puis « unificateur du territoire », sa figure trône comme celle du premier roi de France

(*Rex Franciae*)… même si le titre n'apparaît que sous Philippe Auguste (1165-1223). Quoi qu'il en soit, le roi des Francs (*Rex Francorum*) a imprégné les esprits : Charles de Gaulle (1890-1970) voyait en Clovis le fondateur de la nation française, ancrée dans un système monarchique et chrétien[3]. Forgé au XIXe siècle, ce discours cohabite avec celui des républicains et des laïcards valorisant les Gaulois, « peuple originel » que les Francs auraient « mis en servitude » jusqu'à la Révolution de 1789.

Mais même sous cet angle, Clovis reste un point de bascule, dont la centralité est liée à sa conversion au christianisme nicéen[4]. En 1964, la maison d'édition Gallimard inaugurait ainsi sa collection des « Trente Jours qui ont fait la France » par *Le Baptême de Clovis* de Georges Tessier. D'après la légende, apparue au VIe siècle et densifiée au VIIIe siècle, ce choix aurait été influencé par son épouse Clotilde, pieuse princesse burgonde depuis canonisée. En étant fidèle aux conciles supervisés par le pouvoir impérial romain depuis Constantin (272-337), Clovis se distingue des autres princes « barbares » d'hérésie arienne, et gagne les grâces de l'empire romain d'Orient. Le chef franc devient ainsi gouverneur de Belgique Seconde, patrice et consul honoraire. Des titres qui lui permettent d'imposer son autorité morale sur les Gaules et de gagner la fidélité du clergé. Or, au Ve siècle, celui-ci est à la fois l'émanation des élites gallo-romaines, un reste de l'administration impériale et le défenseur de l'orthodoxie chrétienne. Obtenir son amitié, c'est donc s'assurer du contrôle du territoire et des populations, déjà massivement converties depuis près d'un siècle.

---

3. Christian Amalvi, « Le baptême de Clovis : heurs et malheurs d'un mythe fondateur de la France contemporaine (1814-1914) », Bibliothèque de l'école des chartes, tome 147, 1989.

4. Intégrant les décisions du Concile de Nicée de 325, c'est le dogme religieux officiel de l'Empire romain à partir de 380. Les autres formes de christianisme sont considérées comme déviantes par les nicéens.

Mais pour les royalistes et les catholiques, le baptême de Clovis n'est pas seulement politique : il est une union du trône et de l'autel. Il fait de la France la « fille aînée de l'Église », dévouée à l'évangélisation du monde, la défense de la chrétienté et la protection du pape **(#36)**. Profondément spirituelle, cette mission ne pourrait être menée que par la monarchie, institution mère qui a rassemblé le peuple franc(ais) sous la bannière du Christ. Cette union culmine avec le sacre : en 1429, la chevauchée de Jeanne d'Arc et ses compagnons vers Reims incarne la nécessité politique et religieuse de conduire Charles VII là où le premier des rois fut baptisé puis oint par la Sainte Ampoule. Pourtant, ce récit fait fi des faits, car on ignore quand Clovis a été baptisé : entre 496 et 511 selon les auteurs. Il éclipse également les nombreux monarques mérovingiens (Ve-VIIIe siècles) et carolingiens (VIIIe-Xe siècles) qui se sont fait sacrer ailleurs, ou encore l'origine de la Sainte-Ampoule qui n'est mentionnée nulle part avant le IXe siècle et n'est (ré)utilisée qu'au XIIe siècle. On peut aussi souligner, en contraste avec une identité collective supposément liée au souverain et à la foi, les nombreux rois excommuniés (au nombre de seize, du Xe au XVIIIe siècle), l'autonomie cléricale influencée par la monarchie contre l'autorité papale (gallicanisme) ou encore les crises régulières entre pouvoir régulier et séculier **(#6)**.

À côté de ce versant religieux, il existe une autre figure de Clovis, tout aussi centrale dans l'imaginaire national : le conquérant. Le roi rallie en effet l'ensemble des francs, intègre les restes de l'empire romain et soumet les autres « barbares » entre les Pyrénées, la Belgique et la Germanie. Les batailles de Soissons, Tolbiac et Vouillé forgent une mémoire militaire dont les épopées du Roi Soleil et de Napoléon seraient une prolongation naturelle. Pourtant, ce bellicisme est critiqué du vivant de Clovis, par l'évêque Avit de Vienne notamment – par ailleurs son seul chroniqueur contemporain. Il faut attendre Grégoire de Tours, au siècle suivant, pour que la brutalité de Clovis soit excusée par une volonté divine qui ne s'encombre pas de morale – et encore

Clovis n'apparaît-il comme personnage fondateur qu'au prix de découpes postérieures au VII^e siècle !

L'action de Clovis, enracinée dans son temps et ses nécessités, suscite donc des oppositions légitimes et argumentées. Un constat qui heurte la dernière image de Clovis : celle du rassembleur, qui par la loi et l'administration parvient à intégrer des peuples variés. Cette fois-ci, le roi apparaît comme un père de la nation, gardien du vivre-ensemble et pourvoyeur de valeurs partagées. Pourtant, difficile d'ignorer que les États et les frontières ont souvent changé. Après la guerre de Cent Ans, certaines régions de la France actuelle ne relèvent absolument pas des rois capétiens : Bretagne, Nord, Lorraine impériale, Alsace, Franche-Comté, Savoie, Roussillon ou comté de Nice ne forment les bords de l'Hexagone qu'aux siècles suivants. Par ailleurs, le royaume franc dépasse les frontières de la France royale puis républicaine. Difficile dès lors d'affirmer que c'est la seule France que Clovis aurait fondée, ou encore que celle-ci aurait atteint à l'époque ses « frontières naturelles », puisque le territoire de Clovis s'étendait en Belgique, aux Pays-Bas, au Luxembourg et en Allemagne… tout en étant amputé du Languedoc, de la Provence ou de la Bourgogne.

Alors, Clovis a-t-il vraiment fondé la France ? Ce n'est pas évident : peu documenté, le règne de Clovis en dit davantage sur ceux qui l'ont revisité que sur le roi des Francs lui-même. Les contemporains se désintéressent du baptême royal et seul son souvenir, moult fois remanié, a doucement forgé cette image. Affranchi des réalités historiques, le mythe de Clovis se recycle pour projeter une histoire et une identité certes communes, mais artificielles. Le roi des francs intègre ainsi le roman national et sa conception de « l'exception française » : une nation ancienne, une foi partagée et une monarchie en clef de voûte d'un narratif bien (re)construit.